

On pou dè pacheince

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 17

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sonnes expliquent ce nombre par l'ancienne habitude qu'avaient les Allemands d'ajouter à tout le nombre *un*, habitude que l'on retrouve dans le droit allemand, et qui s'est conservée dans le commerce, ainsi que dans la vie ordinaire. D'autres donnent à ce nombre l'origine historique suivante :

Lorsque l'empereur Maximilien revint en Allemagne couvert de lauriers, d'une campagne qu'il avait entreprise, et qu'il entra à Augsbourg, on lui fit dans cette ville une réception brillante et l'on tira en son honneur cent coups de canon. Mais le chef des constables, craignant de s'être trompé d'un coup au préjudice de l'empereur, et voulant s'épargner tout reproche, fit charger de nouveau le canon et tirer encore un coup.

D'Augsbourg, Maximilien se rendit à Nuremberg. Cette ville ne voulant pas faire moins d'honneur à l'empereur que la ville d'Augsbourg, fit tirer à son entrée cent-un coups de canon.

De là doit dater la coutume de tirer cent et un coups de canon dans les occasions solennelles.

Bouchers et charcutiers.

C'était lundi dernier le plus beau jour de l'année pour les garçons bouchers et charcutiers. Une tradition séculaire, à laquelle on se conforme régulièrement à Paris, veut que le Vendredi-Saint toutes les boucheries restent fermées, la grille close, l'étal vide. Il en est de même pour les charcuteries. On se croirait à Londres, un dimanche.

On comprend, dit le *Petit Parisien*, auquel nous empruntons ces détails, que vingt-quatre heures de repos par an ne sont pas un luxe pour des hommes qui travaillent de l'aube à la nuit, à tailler biftecks et côtelettes pour nos appétits voraces. Remercions-les en passant, au nom de nos estomacs, de ne pas se mettre en grève.

A Limoges, les bouchers forment une corporation plusieurs fois séculaire, ayant ses traditions, sa rue, son église, ses coutumes, continuellement unie par des mariages entre voisins.

A Paris, les bouchers constituent une vaste et puissante association avec son syndicat, ses règlements et sa société de secours mutuels. Il y a dans la capitale environ 1800 boucheries de détail, dont les patrons emploient plus de 9000 garçons. Une véritable armée comme on le voit, munie de larges coutelas, qui travaille sans relâche pour nourrir deux millions de Parisiens.

Et cependant la boucherie n'est pas seulement un métier, c'est un art. Nos prosecteurs de la Faculté de médecine ne manient pas le scapel avec plus de précision et de rapidité que ne le fait un

bon boucher. Il faut, pour passer maître, un coup d'œil et une habileté qui ne s'acquièrent que par une longue pratique; et ce talent est indispensable, car du plus ou moins d'habileté du dépeçage d'un animal dépend pour le patron un bénéfice ou une perte. Dans une entrecôte d'où un débutant aura peine à sortir deux biftecks, un opérateur expérimenté en trouvera cinq. Sous des mains habiles, les côtelettes se multiplient pour ainsi dire, joliment parées, appétissantes, pleines de tentations; tandis que le premier venu ne tirerait du plus beau présalé que des lambeaux de viande difformes, gâchés.

Savoir promener le couteau dans ces masses de chair de façon à en sortir le maximum de morceaux, toute la science de la boucherie est là.

On sait que saint Antoine est le patron des bouchers; c'est également celui des charcutiers, qui sont au nombre de mille à Paris, sans compter les jolies charcutières. Comme à Lausanne, le lundi de Pâques, tout ce monde était en fête dans les environs de Paris.

Chemins de fer. — L'idée du rachat de nos chemins de fer par la Confédération n'est pas nouvelle; elle était déjà émise il y a près de quarante ans, alors que le réseau de l'*Ouest-Suisse* n'était pas même achevé, témoin ces quelques lignes que nous lisons dans la *Gazette de Lausanne* de 1856 :

Dans la prévision que la Confédération rachètera plus tard les chemins de fer suisses, la *Gazette de Berne* propose de commencer cette opération dès à présent en y apportant chaque année une somme de 100,000 francs. Ce journal établit que par cet achat successif d'actions, le pays ferait une économie de 40 millions, en comparaison de ce qu'on devra payer plus tard.

Nous disons que le réseau de l'*Ouest-Suisse* n'était pas achevé. En effet, ce n'est que le 7 mai 1855 que la section *Yverdon-Bussigny* a été livrée à la circulation. Le 1^{er} juillet suivant, ce fut le tour de la ligne *Bussigny, Renens, Morges*; puis celui de la section *Renens-Lausanne*, le 5 mars 1856. Enfin, en avril 1858, la ligne *Morges-Genève* était ouverte.

On pou dè pacheince.

Djan à chasseu avâi z'âo z'u mariâ la felhie à la Guegne, la Rosette, onna sorcière que fasâi vairè lè z'étoilès à se n'hom. Po derè la vretâ, le n'avâi portant pas ti lè défauts, kâ po l'ovradzo, l'étâi d'attaque et le poivè mettrè la man à tot. Le maniyivè la bessâ, la trein et lo cro asse bin què la fortse et lo raté; le brotsivè et retacounâvè âi pommès; le fasâi la patoura coumeint on homo, et po fèrè son ménadzo, potsi lo ratéli, teni proupro l'hotô et sè servî dè la patta d'ése, à li lo pompon. Mâ po la leinga, ne lais-

sivè pas son drâi âo tsat et la sorcière n'étâi jamé conteinta et avâi adé oquie à gongounâ; assebin lo pourro Djan ein vayessâi dâi rudès; mâ coumeint l'étâi tant boun'infant, la laissivè derè, po avâi la pé, et lâo trafi allâvè tot parâi gros bin.

L'aviont on vòlet que s'étâi eingadzi à tsallanda; mâ quand se n'annâie arrevâ âo bet demandâ son compto.

— Te vâo don t'ein allâ, lâi demandâ Djan ?

— Et oï.

— Porquie ? n'és-tou pas bin nourrà ? as-tou trâo à fèrè ? n'és-tou pas conteint dè ton gadzo ? Dis-mè frantsemeint cein que t'as à recliâmâ ?

— Eh bin, noutron maitrè, ne recliâmo rein; mè pliésô gaillâ avoué vo; mâ...

— Mâ quiet ?

— C'est que ne pu pas m'arreindzi avoué noutra maitra.

— Ah ! mon pourro ami, se l'est po cein que te vâo mè quittâ, fâ coumeint mè : preinds pacheincé; y'a veingt ans que su mariâ et n'ein pas onco pu no z'arreindzi.

Coumeint on pào étrè d'apareint.

Po sè traitâ dè cousin et dè cousena, n'ia pas fauta que l'Etat civi marquâ que noutrès pères-grands étiont issus dè remoâ dè germains; s'on est bons vesins et bons z'amis, l'est tot cein qu'ein faut, et quand lè pères sè sont de cousins, lè z'einfants ein font atant et lè petits z'einfants assebin.

Dou ménadzo que sè cousenâvont étiont onna demeindze né achetâ devant la porta dè grandze po dévezâ on bocon devant d'allâ drumi.

— Cousin Sami, se fe lo vesin Abran, sédè-vo coumeint on est d'apareint; por mè l'é jamé bin su âo justo ?

— Eh bin, cousin, mè rassovigno d'avâi oïu contâ à ma mère-grand que dein lo teimps son rière grand-père avâi onna vatse qu'avâi fé dou bio vés; que l'ein gardâ ion por li et que veinde l'autro âo rière grand-père dè ta mère-grand, qu'étiont dza vesins. Et l'est du adon qu'on est cousins.

— Ah ! ah ! vouaiquie l'affèrè; ne sein don d'apareint dâo coté de l'étrablio.

— Eh oï ! Et ellia pareintâ ein vaut bin on outro.

— Aloo !

La découverte du canton de Vaud. — Deux voyageurs de commerce français sont au café. Grincheux, mécontents des affaires, ils se plaignent de la place de Lausanne sous une forme fort peu flatteuse pour notre ville. Surviennent, à la table voisine, un voyageur de commerce genevois, accompagné d'un de nos négociants, bien connu à Lausanne pour le bon sens et la finesse de ses répliques.

— Bonjour, messieurs, fit le Genevois